

Jean d'Ormesson Le rapport Gabriel

Ce n'était pas la première fois que les hommes mettaient Dieu hors de lui. Il leur avait tout donné. Et d'abord l'existence. Il finissait par se demander s'il avait bien fait de les tirer du néant.

La tentation lui venait de les abandonner à eux-mêmes. On verrait bien ce qu'ils deviendraient s'il se refusait tout à coup à soutenir l'univers, si la Terre cessait de tourner, si le temps s'arrêtait.

Il fit appeler l'ange Gabriel, qui lui avait déjà, à plusieurs reprises, servi de messenger auprès des hommes.

Gabriel, une nouvelle fois, descendit sur la Terre. Il s'installa chez moi. Et, pour essayer de fléchir l'Éternel, je rédigeai avec lui le rapport qui porte son nom.

Grand prix Jean Giono 1999.

Carpaccio, *Scènes de la vie de la Vierge* (détail: *L'Annonciation*),
Ca d'Oro, Venise. Photo © Osvaldo Böhm.



9 782070 417353

folio

ISBN 978-2-07-041735-3

A 41735



catégorie **F10**

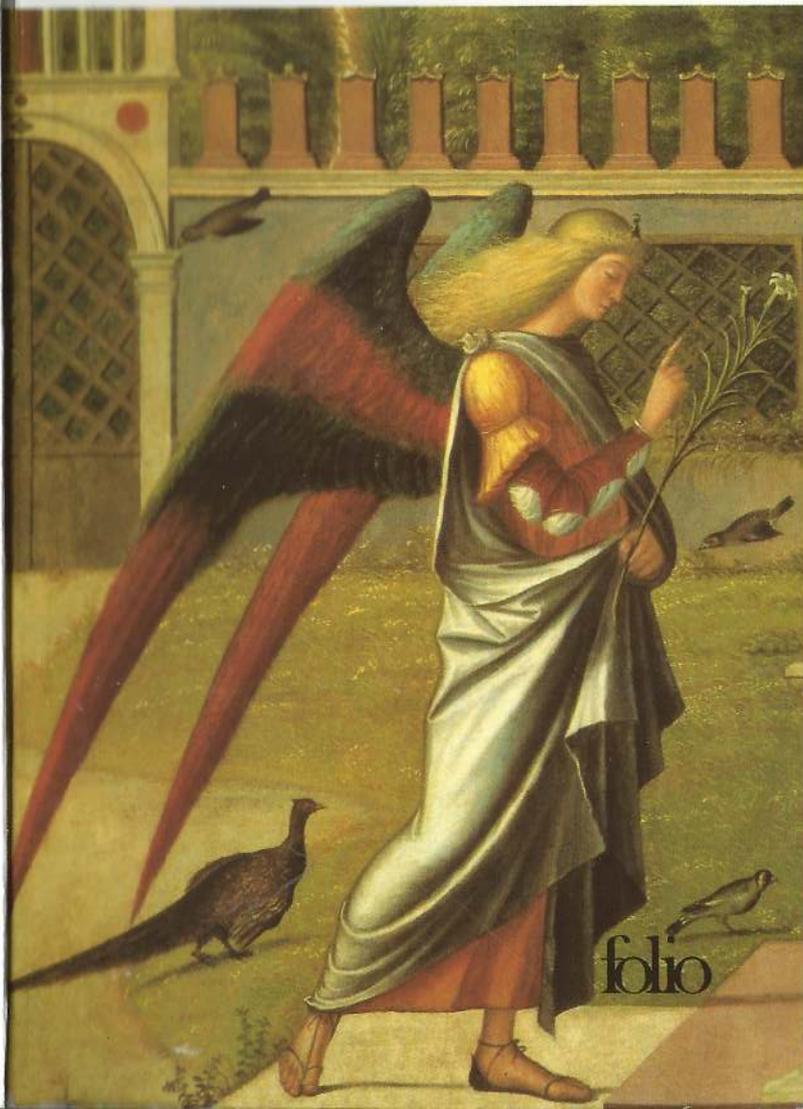
3475

Jean d'Ormesson Le rapport Gabriel

folio

Jean d'Ormesson de l'Académie française

Le rapport Gabriel



folio

PETIT DÉJEUNER À L'ÉLYSÉE

— Cette fois-ci, ce n'étaient pas des fonctions qui m'appelaient à l'Élysée. C'était une invitation personnelle du Président, qui m'avait indiqué que nous serions seuls tous les deux.

Je passe de garde en garde. Un membre du cabinet m'accueille dans le vestibule et je retrouve, à gauche en entrant, les appartements privés du Président que j'avais fréquentés du temps de Pompidou. Le Dr Jean-Pierre Tarot, médecin personnel de Mitterrand, m'attend dans une grande pièce où s'entassaient les cartons du déménagement présidentiel. Nous échangeons des banalités et, quelques instants à peine plus tard, apparaît le Président. Il a un teint cireux. Il ressemble à sa statue au musée Grévin.

— Thé ou café ?

Je choisis le thé. Arrivent aussi du pain, du beurre des confitures et du miel, des jus d'orange ou de pamplemousse et de très bons œufs brouillés auxquels je fais honneur.

Je commence par demander à François Mitterrand des nouvelles de sa santé.

— J'ai beaucoup souffert, me dit-il. Je vais mieux. J'ai connu des jours très durs.

Nous parlons de la maladie, des hommes d'État qu'elle frappe, de Georges Pompidou. Je dis à François Mitterrand que son courage dans l'épreuve a forcé le respect de ses adversaires comme de ses amis. Je lui dis aussi que son exigence de transparence et ses bulletins de santé régulièrement excellents étaient, pour rester dans le registre de la litote, de la poudre aux yeux des gogos. Il me répond que la morale des hommes publics n'est pas celle des particuliers et qu'il y a des mensonges d'État comme il y a des devoirs d'état et qu'il leur arrive de se confondre.

Il me brosse à grands traits les portraits de sa mère, très pieuse, des Charentes de son enfance de sa jeunesse chrétienne, de son arrivée à Paris, de François Mauriac qui le reçoit, du 104 rue de Vaugirard où se trouvaient des étudiants catholiques et de ses débuts dans la politique. Et c'est une fresque romanesque d'un charme et d'une puissance sans égal. Je pense, sans rien lui en dire, à ce parallèle qui l'a hanté entre de Gaulle et lui : le Général, légende entrée vivante dans l'histoire de son temps ; Mitterrand, héros de roman pour conversations d'après-dîner.

Nous passons à une sorte de revue en forme de jeu de massacre du personnel politique. Ses amis et ses adversaires en prennent également pour leur grade. Quelques noms à peine surnagent, en majorité — par courtoisie peut-être à mon égard ? — du bord qui n'est pas le sien.

La vie défile, et la mort. Il parle de la mort avec une sorte de curiosité mêlée de courage et de lucidité où flotte le souvenir des stoïciens et des épicuriens. L'empreinte du christianisme reste forte sur l'artisan de l'union de la gauche et du socia-

lisme à la française. Ce qui l'intéresse surtout, me semble-t-il, et moi aussi d'ailleurs, c'est la communion des saints.

Le Dr Tarot, qui s'était éclipsé pour nous laisser tête à tête, apparaît dans l'encadrement de la porte. Il rappelle au Président qu'il doit encore se changer pour la remise des pouvoirs.

— Ah! dit le Président qui est en costume de ville gris, je dois me mettre en marin — enfin, en bleu, vous comprenez? Quelle heure est-il?

— Onze heures moins vingt, répond le Dr Tarot.

— Eh bien, dix minutes me suffiront largement. Nous avons encore dix bonnes minutes.

Je profite de ces dix minutes pour l'interroger sur les événements du moment. Jacques Attali vient de faire paraître le deuxième volume de sa série de souvenirs intitulée *Verbatim*. Deux ou trois romans agitent les milieux littéraires : nous en parlons quelques instants. Je l'interroge sur ses projets — « Je vais prendre du champ, bien sûr, mais je serai toujours là, hein? Au moins pour un bout de temps... » —, j'évoque l'affaire Bousquet, haut fonctionnaire de Vichy : beaucoup reprochent au Président les liens qui l'unissent à ce personnage qui a joué un rôle important dans la collaboration avec l'Allemagne hitlérienne.

François Mitterrand m'écoute sans irritation apparente. Et il me regarde.

— Vous constatez là, me dit-il, l'influence puissante et nocive du lobby juif en France.

Il y a un grand silence. L'ombre de mon arrière-grand-mère passe sur l'Élysée.

En rentrant chez moi, je ne jette que quelques notes rapides sur le papier. Je transcris aussitôt

les mots du Président de peur que l'oubli ne les emporte ou qu'il ne risque de les modifier.

Beaucoup de journalistes m'interrogèrent à l'époque sur le dernier petit déjeuner partagé à l'Élysée avec François Mitterrand. Jusqu'à ta visite, mon cher Gabriel, et au rapport à l'Éternel, je n'ai jamais rien répondu. Mon silence avait deux motifs.

Le premier était d'ordre public : personne ne m'aurait cru. On m'aurait accusé de partialité ou d'agressivité. On m'aurait demandé des preuves. Je n'en avais aucune. Mieux valait ne rien dire.

Le second était d'ordre privé. François Mitterrand ne m'avait à aucun moment demandé le secret. Mais, à tort ou à raison, il me semblait qu'il m'avait moins reçu comme un journaliste d'opposition dont il convient de se méfier que comme un écrivain avec qui il s'entretenait, non seulement au dernier jour mais dans les dernières minutes de son mandat présidentiel, dans une atmosphère, peut-être paradoxale, mais les hommes sont comme ça, de cordialité et de confiance. « Tu es idiot ou quoi? me dirent des amis de gauche. Et suffisant en plus. Il était plus fort que toi. Tout ce qu'il a bien pu te raconter, c'était pour que tu le répètes. Ne va pas croire autre chose. Ni à une soudaine bouffée d'effusion. »

— Avaient-ils raison, demanda Gabriel, tes amis progressistes et présidentiels?

— Je n'en sais rien, lui dis-je. Ce n'est pas impossible.